QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ANTISÉMITISME CONTEMPORAIN

Robert S. Wistrich détient la chaire Neuberger d'Histoire de l'Europe moderne et d'histoire juive à la Hebrew University de Jérusalem depuis 1989. Depuis 2002, il est aussi à la tête du Centre international Vidal Sassoon pour l'étude de l'antisémitisme à la Hebrew University. Il était auparavant (1991-1995) le premier détenteur de la Chaire du Jewish Chronicle pour les Études juives au University College de Londres. Il a passé quelque congés sabbatiques aux universités d'Oxford, d'Harvard, de Brandeis et au Royal Netherlands Institute of Research. De plus, il a enseigné à l'École des Sciences Sociales de Paris, à l'Université de Montpellier, à l'Université de Vienne et à Yale. Il a été l'éditeur de plusieurs périodiques incluant *The Wiener Library Bulletin, The Journal of Contemporary History* et présentement le *Antisemitism International*. Il est l'auteur et l'éditeur de 25 ouvrages, plusieurs d'entre eux récipients de prix internationaux. Ceux-ci incluent *Socialism and the Jews* (1985) qui a reçu le prix du American Jewish Committee, *The Jews of Vienna in the Age of Franz Joseph* qui a reçu le prix *Austrian State Prize* pour l'histoire en 1991, et *Antisemitism: The Longest Hatred* qui s'est mérité le prix H.H. Wingate nonfiction au Royaume-Uni en 1992. L'ouvrage du Professeur Wistrich intitulé *Hitler and the Holocaust* (2002) a été traduit en 25 langues, incluant l'espagnol, le portuguais, le serbo-croate et le japonais. Son plus récent magnum opus *A Lethal Obsession: Antisemitism from Antiquity to the Global Jihad* (Random House, 2010) a été salué par plusieurs commentateurs comme l'ouvrage définitif sur le sujet pour des années à venir. Il travaille présentement sur un nouveau livre portant sur les Juifs, le Sionisme et la Révolution.

RÉSUMÉ

Nous vivons à une époque où les analogies incroyablement fausses, les amalgames trompeurs et la corruption généralisée du langage (surtout au nom de la rectitude politique) sont endémiques. C'est particulièrement le cas lorsqu'il est question de sionisme. Cette situation contribue de façon considérable à la symbolisation négative d'Israël et du peuple juif dans la diaspora depuis une quarantaine d'années. En diabolisant Israël, les voix « antisionistes » qui se font entendre dans les médias, les universités et la vie publique ont invariablement recours à un discours militant, agressif, stigmatisant et *déshumanisant*.

Nous vivons à une époque où les analogies incroyablement fausses, les amalgames trompeurs et la corruption généralisée du langage (surtout au nom de la rectitude politique) sont endémiques. C'est particulièrement le cas lorsqu'il est question de sionisme. Cette situation contribue de façon considérable à la symbolisation négative d'Israël et du peuple juif dans la diaspora depuis une quarantaine d'années. Les tentatives incessantes, en particulier de la part de la gauche, en vue d'assimiler le sionisme au racisme, au colonialisme, au nettoyage ethnique, à l'apartheid, voire au nazisme, empoisonnent à ce point le vocabulaire politique contemporain et le débat au sujet d'Israël que tout retour en arrière est dorénavant presque impossible à envisager. Pour les auteurs de cette mascarade, les tentatives de diabolisation ont atteint en grande partie l'objectif voulu, qui est de présenter les Juifs, le sionisme et Israël comme étant la *trinité impie* — l'expression du mal politique dans sa forme la plus grave. Même si le langage utilisé est ostensiblement « antiraciste », plutôt que manifestement raciste, politique et non biologique, l'effet net n'est pas totalement étranger à celui obtenu par la machine de propagande de Goebbels en Allemagne nazie.

Ce qui en ressort, c'est que le bouc émissaire principal a quelque peu changé de nom, mais il s'agit tout au plus d'un changement cosmétique. La haine est dirigée ostensiblement vers l'État juif contemporain, plutôt que vers la « race juive » mythique, mais tout cela effleure à peine le noeud du problème. En diabolisant Israël, les voix « antisionistes » qui se font entendre dans les médias, les universités et la vie publique ont invariablement recours à un discours militant, agressif, stigmatisant et *déshumanisant*. Leur vocabulaire a tendance à être obsessif, répétitif et vindicatif, ce qui rappelle de plus en plus le discours des intellectuels fascistes d'avant l'Holocauste. La diffamation dont sont victimes « les sionistes » aujourd'hui, tout comme celle dirigée contre « les Juifs » (ou « le Juif ») dans les années 1930, vise à nier l'existence de l'adversaire, à l'effacer et à l'éradiquer symboliquement en prévision de son élimination physique. La rhétorique de l'antisionisme radical, même lorsqu'elle prend comme prétexte l'« antiracisme », s'avère une « digne »

héritière de l'antisémitisme raciste. Comme ses prédécesseurs d'avant-guerre, elle aussi prétend être une « force libératrice de l'humanité » contre un joug très dangereux et universel. De nos jours, le « tyran » est Israël — le super Juif collectif —, plutôt que le spectre de *Das Weltjudentum* (la juiverie mondiale), nom que les nazis préféraient donner à leur ennemi global.

Toutefois, cette nuance sémantique ne trompe personne. Au final, le peuple juif au grand complet est visé par la méthodologie antisioniste négationniste, même si, pour le moment, on établit une distinction entre les « bons » Juifs et les « mauvais » Juifs. Cette distinction est habituellement introduite par les libéraux. Il semble que, du côté des bons, on trouve les Juifs universalistes, humanistes et propalestiniens, qui, inlassablement, sapent le moral et la légitimité historique d'Israël. Les mauvais sont les Juifs à l'indécrottable esprit de clocher, « chauvins », tribaux et sionistes, qui tiennent à l'indépendance de leur État-nation minuscule, mais souverain, et à son droit irritant, mais indéniable, d'assurer sa défense. Toutefois, cette distinction douteuse entre les « bons » Juifs et les « mauvais » Juifs s'apparente grandement à un moyen tactique de la part de ceux (et ils sont nombreux, en particulier dans le monde musulman) qui croient sincèrement qu'il existe un complot juif ou sioniste à l'échelle mondiale. Pour ces gens qui croient fermement en une « solution finale à la question palestinienne » (et qui, à tort, accusent Israël de tenter de l'appliquer), la disparition de l'État juif et l'élimination définitive de l'influence juive sont les véritables objectifs visés.

Dans un des thèmes centraux du livre *A Lethal Obsession: Anti-Semitism from Antiquity to the Global Jihad* l'auteur explique comment et pourquoi le « péril sioniste » a remplacé le « péril juif » dans la lexicographie et la démonologie politique après la Deuxième Guerre mondiale. Ce changement de cible de la judéophobie traditionnelle et la haine pure du *Judenstaat* qu'elle canalise sont particulièrement évidents dans la rhétorique palestinienne et musulmane, ainsi que dans les idéologies défendues par la gauche radicale, les néo-nazis et l'extrême droite, qui ont aussi fait des ajustements nécessaires pour faire ressortir les péchés d'Israël. En principe, on ne considère pas que cet antisionisme radical soit en *tous* points identique à l'antisémitisme qui prévalait avant la fin de la Deuxième Guerre mondiale. De toute évidence, il est possible de cerner des nuances et des points de convergence qui viennent à l'avant-plan au cours de différentes périodes. De tout temps, les adversaires des Juifs ont toujours su comment s'adapter au *Zeitgeist*.

L'antijudaïsme (la négation de la religion juive) était le paradigme central de ceux qui détestaient les Juifs dans le monde chrétien jusqu'à l'ère de l'émancipation. L'antisémitisme, au sens nationaliste et raciste du terme (la répugnance qu'inspirent les « Sémites » ou les Juifs en tant que race), a atteint son point culminant au cours de l'époque postérieure à l'émancipation, c'est-à-dire entre 1870 et la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Depuis 1948, c'est l'antisionisme (la négation de la légitimité d'Israël en tant qu'État juif) qui tient le haut du pavé. Ce changement de terminologie et de centre d'attention vers la négation de l'identité nationale juive n'est pas moins discriminatoire que les formes antérieures d'hostilité envers les Juifs en tant que groupe religieux ou social. Cette situation a pour effet de nier la liberté des Juifs de se définir selon leurs propres critères et ainsi de jouir des mêmes droits que les autres peuples opprimés à l'autodétermination, à l'autonomie et à l'indépendance. L'idéologie antisioniste tente de nous ramener à une époque antérieure à l'Holocauste et à la création d'Israël, alors que les Juifs, en tant que nation, étaient essentiellement divisés, dispersés, désorganisés, en partie « ghettoïsés », sans État et, par-dessus tout, impuissants face à leur destin. Nous devons nous rappeler que le sionisme visait principalement à normaliser le statut des Juifs dans le concert des nations, alors que l'antisionisme les ferait revenir à une situation de dépendance, où leur statut anormal permanent serait laissé dans les mains des autres pays — au gré de leurs changements d'intérêts et de leurs caprices.

Même si l'antisionisme, en tant que « nouvel » antisémitisme, a des visées tactiques et stratégiques différentes de ses formes antérieures, il renferme néanmoins l'héritage de l'antijudaïsme chrétien et musulman, ainsi que celui de l'antisémitisme raciste. Comme la triade de Hegel, qui se compose d'une thèse et de son antithèse, la synthèse antisioniste radicale n'abolit pas les étapes antérieures de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme raciste; elle absorbe simplement les éléments constituants primaires pour les amener à un autre niveau d'hostilité en cherchant à annihiler la base même de l'existence d'Israël. Parallèlement, tout au long des trois phases principales de l'histoire de la judéophobie, les chevauchements sont nombreux. Les Juifs font l'objet de soupçons extrêmes et sont victimes d'un « enseignement du mépris », et ce, peu importe la source — théologique, socioéconomique, politique, voire métaphysique. Au cours des trois périodes, on s'aperçoit que les mouvements antijuifs reposant sur des motifs religieux, raciaux, économiques et politiques sont presque toujours accompagnés de demandes visant à isoler, à exclure, à boycotter, à sanctionner et à expulser les Juifs, ainsi qu'à les priver de leur droit de vote et, à terme, à les exterminer.

De nos jours, dans les universités de l'Occident, cette politique est mise de l'avant au nom de la « solidarité avec la Palestine » ou des droits de la personne. Il y a 100 ans, l'objectif autoproclamé était de préserver le caractère « chrétien » ou « national » des États en limitant l'entrée des Juifs — ce que l'on appelle la *numerus clausus*. Il est vrai que les étiquettes et les motifs utilisés pour exclure les Juifs ont changé, mais les mêmes techniques basées sur la calomnie,

la démagogie, la désinformation, la stigmatisation et l'intimidation sont encore utilisées par les adeptes d'un boycottage. À l'époque, tout comme maintenant, les militants qui s'opposaient aux droits civils ou nationaux des Juifs se drapaient dans le manteau de l'indignation vertueuse, convaincus que leur cause était juste. Ils pensaient qu'en excluant les Juifs, ils avaient trouvé la solution à toutes les crises sociales, nationales et internationales. La « question juive » les obsédait littéralement. À l'époque, comme aujourd'hui, les actes et les croyances des Juifs étaient a priori criminalisés et délibérément déformés comme s'ils traduisaient une âme totalement corrompue, une tare génétique irrémédiable ou un complot diabolique pour exploiter et dominer les non-Juifs.

L'antisionisme, tout comme l'antijudaïsme et l'antisémitisme, dégage aujourd'hui les mêmes émanations toxiques. C'est terrible de remarquer à quel point les termes utilisés pour traiter les cibles de cette colère sont différents de ceux utilisés pour d'autres groupes. Par exemple, les Juifs sont représentés de manière à les isoler et à les assimiler éventuellement à un peuple de *parias*. Pire encore, les efforts grotesques déployés pour qualifier Israël d'État *satanique* (que l'on peut observer dans les médias iraniens et dans une grande partie du monde arabe) sont entièrement compatibles avec l'antisémitisme génocidaire pratiqué par les nazis et qui avait pour objectif de diaboliser les Juifs en tant que groupe.

Le sens du mot « sioniste » s'est transformé et désigne maintenant un opprobre à l'état pur, un anathème et une insulte dans de nombreuses régions différentes du monde. Cela correspond presque en tous points à la tendance observée dans les années 1930, lorsque les expressions « sale Juif », « youpin », « Jude », « zhid » ou « Jewboy » étaient courantes — elles étaient même présentes dans le discours public. Ces dernières années, le masque a commencé à tomber, et les insultes primitives sont de retour. Néanmoins, les adversaires les plus instruits et les plus civilisés des Juifs préfèrent toujours utiliser des euphémismes. La démagogie raciste et la xénophobie explicites sont généralement laissées à l'extrême droite populiste ou aux skinheads néo-nazis. Pour les dénoncer, il est relativement facile d'organiser des manifestations, surtout lorsque l'antisémitisme est noyé dans un vaste combat contre le racisme et l'islamophobie. Toutefois, dans la plupart des cas, les penseurs libéraux et gauchistes se méfient beaucoup des campagnes de lutte contre l'antisémitisme ou sont carrément hostiles à l'égard de celles-ci. Ils associent souvent ces activités à un « complot sioniste » ou à une manoeuvre cynique pour détourner l'attention de ce qu'ils définissent comme étant une « critique » justifiée de l'État d'Israël. Tout cela contribue à paralyser l'antisémitisme.

Une tendance croissante observée au sein de la gauche et de l'extrême droite s'est cristallisée depuis la fin des années 1960. Il s'agit de percevoir le sionisme non seulement comme une idéologie foncièrement raciste, mais aussi comme une caractéristique enracinée dans le judaïsme lui-même. En fait, il serait plus correct d'affirmer que l'accusation de « racisme juif » est profondément enracinée dans l'histoire de l'antisémitisme. Elle remonte aux accusations de l'Antiquité païenne contre la misanthropie, l'isolationnisme et le ségrégationnisme juifs, qui tirent leur origine dans le monothéisme hébraïque. Des antisionistes radicaux comme Roger Garaudy, dans son ouvrage *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* (1996), retournaient souvent à la Bible et au livre de Josué pour accuser le judaïsme de religion prônant le « nettoyage ethnique ». Dans les années 1930, de célèbres antisémites français comme Céline, Drieu La Rochelle et Georges Montandon ont dénoncé régulièrement les Juifs « racistes » (le sionisme jouait un rôle secondaire dans ces accusations), de même que certains idéologues nazis, qui prétendaient que les lois raciales de Nuremberg de 1935 n'étaient qu'une pâle copie de l'enseignement biblique d'Esdras et de Néhémie contre les mariages entre Juifs et Gentils.

En effet, après la fin du XIXe siècle, des antisémites européens comme Houston S. Chamberlain ont affirmé souvent que les Juifs avaient fondé leur religion sur la pureté raciale. Hitler lui-même évoquait régulièrement cette idéologie nazie en prétendant que les lois de protection du sang et de la race étaient tirées de sources bibliques. Dans sa doctrine voulant que les Allemands (l'idéologie *Herrenvolk*) soient le « peuple choisi », et non Israël, il soulignait évidemment que les Aryens étaient le « peuple de la lumière », tandis que les Juifs étaient le peuple de Satan. Ce manichéisme est caractéristique de toutes les formes d'antisémitisme. Ce qu'on a tendance à oublier aujourd'hui, c'est à quel point les nazis, les fascistes et les antisémites nationalistes ont souvent eu recours à l'accusation mensongère de « racisme juif » pour justifier leurs propres politiques discriminatoires de ségrégation et de persécution des Juifs.

Pour les fondamentalistes islamiques, de l'Iran au Hamas, les conclusions concrètes sont claires. Il faut éradiquer physiquement Israël en tant que « tumeur raciste » au Moyen-Orient — terminologie typique du nazisme et des néo-nazis d'aujourd'hui. La gauche antiraciste de l'Occident est habituellement un peu plus circonspecte. Elle préfère utiliser des euphémismes comme un État palestinien « binational » ou « unitaire », dans lequel Israël serait tout simplement dissous et appelé à disparaître. Il convient d'ajouter que, pour l'axe islamo-marxiste, le but ne consiste pas seulement à saper les fondations mêmes de l'État d'Israël ou à appuyer sans réserve la cause palestinienne, mais aussi à nuire aux États-Unis, à la mondialisation, à la démocratie occidentale et à l'ordre libéral dominant. Par conséquent, la gauche radicale est devenue le complice volontaire des fanatiques islamistes dont les seuls mots d'ordre sont « destruction » et « vengeance ».